MORCEAUX CHOISIS

Gustave Flaubert

Après le déjeuner, on leur amena une voiture découverte. Ils sortirent de Fontainebleau par un large rond-point, puis montèrent au pas une route sablonneuse dans un bois de petits pins. Les arbres devinrent plus grands ; et le cocher, de temps à autre, disait : « Voici les Frères-Siamois, le Pharamond, le Bouquet-du-Roi… », n'oubliant aucun des sites célèbres, parfois même s'arrêtant pour les faire admirer.

Ils entrèrent dans la futaie de Franchard. La voiture glissait comme un traîneau sur le gazon ; des pigeons qu'on ne voyait pas roucoulaient ; tout à coup, un garçon de café parut ; et ils descendirent devant la barrière d'un jardin où il y avait des tables rondes. Puis, laissant à gauche les murailles d'une abbaye en ruines, ils marchèrent sur de grosses roches, et atteignirent bientôt le fond de la gorge.

Elle est couverte, d'un côté, par un entremêlement de grès et de genévriers, tandis que, de l'autre, le terrain presque nu s'incline vers le creux du vallon, où, dans la couleur des bruyères, un sentier fait un ligne pâle ; et on aperçoit tout au loin un sommet en cône aplati, avec la tour d'un télégraphe par derrière.

Une demi-heure après, ils mirent pied à terre encore une fois pour gravir les hauteurs d'Aspremont.

Le chemin fait de zigzags entre les pins trapus, sous des rochers à profil anguleux ; tout ce coin de la forêt a quelque chose d'étouffé, d'un peu sauvage et de recueilli. On pense aux ermites, compagnons des grands cerfs portant une croix de feu entre leurs cornes, qui recevaient avec ce paternels sourires les bons roi de France, agenouillés devant leur grotte. Une odeur résineuse emplissait l'air chaud, des racines à ras du sol s'entrecroisaient comme des veines. Rosanette trébuchait dessus, était désespérée, avait envie de pleurer.

Mais, tout au haut, la joie lui revint, en trouvant sous un toit de branchages une manière de cabaret, où l'on vend des bois sculptés. Elle but une bouteille de limonade, s'acheta un bâton de houx ; et, sans donner un coup d'œil au paysage que l'on découvre du plateau, elle entra dans la Caverne-des-Brigands, précédée d'un gamin portant ne torche.

Leur voiture les attendait dans le Bas-Bréau ■

L'Éducation sentimentale, 1869

Jules et Edmond de Goncourt

Septembre amenait les derniers beaux jours. La forêt, sous la chaleur de l'été, avait pris des rayonnements plus doux. Des touches de jaune et de roux couraient sur le bout des feuillages, rompant les crudités du vert. Le ciel faisait des grands trous dans les masses plus légères. Autour des branches dégagées et d'un dessin plus vert, les feuilles plus rares ne mettaient plus que des nuances. Au-dessus des houx métalliques, des genévriers à verdure dense, tout se fondait en montant dans des harmonies suprêmes et pâlissantes, qui mêlaient les teintes du Midi aux brumes du Nord. On eût cru voir les adieux de la forêt. L'arcade de ses grands chemins baignait dans une tendresse verte et rose ; elle trempait dans des effacements de pastel et des limpidités de brouillard éclairé. Un instant, cela tremblait comme un décor qui va s'éteindre ; et les chênes avec leurs grands bras, la route avec son mystère, le bois avec sa mourante lumière, sa

transparence d'enchantement, semblait montrer aux pensées de Coriolis le chemin d'un conte de fées, l'avenue d'une Belle au bois dormant. Par moment, à ces heures, la forêt n'avait pour lui presque plus rien de réel ; elle enlevait son imagination de terre : un chevalier noir de roman, un paladin delà Table ronde eût dé-bouché à un dé-tour du Bas-Bréau qu'il n'en au-rait pas été trop surpris.

Cependant, peu à peu, avec l'automne, la mélancolie qui tombe des grands bois pénétrait Coriolis : il était atteint par cette lente et sourde tristesse qui enlace les habitués, les amoureux de Fontainebleau, et profile des dos d'artistes si désolés dans les allées sans fin.

Les paysages de rochers lui apparaissaient maintenant avec leur dureté rude et leur rigueur nue. Même les magnificences de la végétation, les arbres énormes, les chênes superbes ne lui donnaient point cette heureuse impression du bonheur des choses qu'on ressent devant l'épanouissement facile et béni de ce qui jaillit sans effort, et de ce qui monte au ciel sans souffrir. À voir la torsion de leurs branches noires sur le ciel, la convulsion de leurs forces, le désespoir de leurs bras, le tourment qui les sillonne de haut en bas, l'air de colère titanesque qui a fait donner à l'un de ces géants furieux du bois le nom qu'ils méritent tous : le Rageur, Coriolis éprouvait comme un peu de fatigue et de l'effort qui avait arraché à la cendre ou à la maigre terre toutes ces douloureuses grandeurs d'arbres. Et bientôt tout, jusqu'au bruit de l'homme, lui devenait poignant dans cette forêt qui parlait tout basa ses idées solitaires. Si, à quelque horizon, à quelque coin de bois du côté de Belle-Croix ou de la Reine-Blanche, il entendait un coup de pic régulier et résigné sur la pierre, il pensait malgré lui à la courte vie que fait aux carriers cette mortelle poussière de grès filtrant dans les ressorts de leurs montres, filtrant dans leurs poumons.

Arrivaient les jours gris, les temps de pluie, les grands vents frissonnants jetant leurs gémissements qui se lamentent dans le haut des arbres. Sur la lisière du Bornage, déjà les petits peupliers faisaient trembler au bout de leurs branches de petits paquets de feuilles d'un or maladif. Aux gorges d'Apremont, dans les landes de bruyères aux fleurs en poussière, dans les champs de fougères brûlées et roussies, les routes serpentant à travers les rochers, tout à l'heure étincelantes du blanc du sable, mouillées à présent, avaient les tons de la cendre. Au-dessus, pesait le ciel d'un froid ardoisé, pendaient des nuages arrêté, plombés et lourds d'avance des neiges de l'hiver ; et sur les rochers, répétant avec leur solidité de pierre le gris cendreux du chemin, le gris ardoisé du ciel, çà et là, le feuillage grêle et décoloré d'un bouleau frissonnait avec la maigreur d'un arbre en cheveux. Morne paysage de froideur sauvage, où l'âpre intensité d'une désolation monochrome montrait tous les deuils de la nature du Nord !

De bonne heure le jour s'en allait ; l'ombre déjà guettait et rampais, tapie au bord des chemins, sous les arbres. Le soir s'amassait lentement dans le lointain effacé des fonds. À la pleine nuit, toutes ces sévérités de l'automne se perdant dans la grandeur du noir, devenaient redoutables et d'un mystère sinistre. Quand il avait marché sous ces voûtes, où rien ne guide que la petite fissure du ciel entre les têtes des arbres, quand il avait descendu l'allée aux Vaches, en enfonçant dans le sable, dans le vague et l'inconnu du terrain mou, entre ces murs d'obscurité, à travers ce sommeil de l'avenue, réveillé seulement par le rire du hibou, Coriolis revenait avec un peu de cette nuit de la forêt dans la tête, rêvant, avec une certaine sensation troublée, à cette solennité terrible de l'immense silence et de la vaste immobilité ■

Manette Salomon, 1867

André Billy

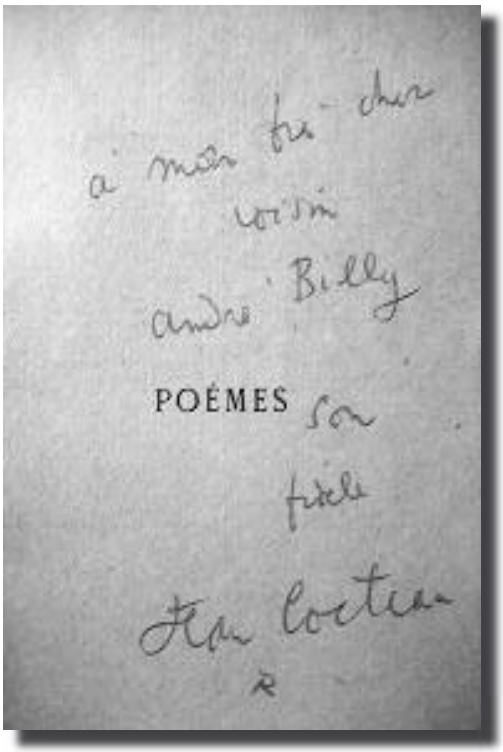
Je prenais le train à une heure trente, à la gare de Lyon, je le quittais une heure plus tard à Bois-le-Roi et, par la pavé de la Cave et la route de la Vallée-Creuse, me dirigeais vers Barbizon. Quelle dilatation quand, au sortir de la gare, j'apercevais devant moi les profondeurs de la vieille forêt druidique que je ne sais plus qui, Albert Vandal [1], je crois, a appelée la « grande verte » ! L'hiver surtout, quand il eût fallu l'appeler la « grande rousse » et que le vent balançait et faisait grincer comme des mâts de navires les arbres aux branches dépouillées, seul avec mon brave chien dont je ne dirai pas que le plaisir ne comptait pour rien dans la régularité de mes excursions hebdomadaires, je me sentais déborder de bonheur. Pauvre vieux Marteau ! Enfermé toute la semaine au cinquième étage du quartier de Chaillot, il appréciait certainement autant que son maître les délices du vagabondage parmi les rochers et les fougères. L'allée de sapins du Pavé-de-la-Cave nous conduisait d'abord de l'ermitage de la route de Bourgogne à la route de Brie, que nous coupions pour prendre le chemin de Chailly-à-Samois, et nous arrivions ainsi au carrefour des Longues-Vallées, au bas du versant oriental des monts des Faÿs que nous abordions par le route Ronde, quittée avant la table du Grand-Maître pour la route de la Vallée-Creuse. Il existe, par la route des Bécassières, un itinéraire plus court ; il n'offre pas autant de pittoresque et de variété. Si le temps était beau ou si la nuit tombait trop tard, je ne me contentais pas de suivre la route de la Vallée-Creuse par le cabinet de Monseigneur, je poussais à gauche jusqu'au plateau de Belle-Croix où Théodore Rousseau aimait rêver et contempler sans bouger les grands arbres chers à son cœur de poète panthéiste et de visionnaire. Le chaos du Cuvier-Châtillon s'étendait devant lui. Il en aimait le puissant désordre, les belvédères et les remparts en ruine, les brèches, les poternes, les embrasures que la verdure a envahis et recouverts depuis le grand cataclysme originel et où il me plaisait tant, à moi aussi, de m'égarer. [...]

Ex libris (Collection de la ville de Fontainebleau)

Les sentiers tortueux de Denecourt et Collinet (*sic*) nous amenaient ensuite, par l'Aérolithe et l'observatoire des Sorcières, jusqu'au carrefour de l'Épine où Rodolphe Bodmer [2] prétendait avoir, étant en-fant, assisté à une algarade de l'impératrice Eugénie contre une de ses dames d'honneur, à propos du prince impérial. [...]

Et maintenant, c'était la route du Bas-Bréau ou celle des Artistes. Nous étions à Barbizon. Pas un hêtre, pas un vieux chêne dont la silhouet-te ne me fût familière ! D'année en année, j'ai vu le Briarée, qu'on appela aussi le Bouquet-de-l'Empe-reur s'effriter, tomber en poudre et rentrer peu à peu dans le sein de la terre d'où il avait jailli quatre ou cinq siècles auparavant, alors que les Valois ré-gnaient sur la France. En 1907, j'avais été photographié sur la plus haute de ses racines, dressée vers le ciel et pareille à la proue d'une galère. Il ne restait plus du véritable chêne qu'une forme humaine gigantesque, mais approximaive, un torse et deux jambes dont la chair ligneuse se décomposait parmi les herbes. Comme il serait plus supportable de mourir si, comme aux arbres, nous était épargnée l'ignominie d'une putréfaction dont la seule pensée nous révolte contre notre condition charnelle ? ■

les Beaux jours de Barbizon. Édition du Pavois, 1947



Dédicace d'un ouvrage par Jean Cocteau (Collection de la Ville de Fontainebleau)

1) Albert Vandal (1853-1910). Historien et écrivain français, il est élu membre de l'Académie française en 1896.
2) Rodolphe Bodmer (1856-1923). Fils du peintre Karl Bodmer (1809-1893), il a peint, comme son père, des paysages et des scènes de forêts.

Julien Gracq

La forêt de Fontainebleau que je revisite chaque fois à la manière d'une cité des arbres, dont chaque quartier a sa physionomie, sévère ou riante, stricte ou négligée, sa manière de sourire ou de se renfrogner au passage du promeneur, ses artères pavées et ses venelles de terre battue, ses impasses herbeuses, sa plaine Monceau banale (autour du carrefour des Vieux-Rayons) ses « hauteurs fleuries » du carrefour de l'Épine-Foreuse, qui prennent si gaîment le soleil du matin, et l'étrange ombilic, vaguement maléfique au creux de son réseau d'allées circulaires, de la mare au Évées. Le sentiment soudain de l'espace couvert que nous communiquent les esplanades des villes, je le retrouve dans la large tonsure, brusquement livrée aux vents, qui rase une partie du plateau des Monts-de-Faÿs. Le passage du clair au sombre, des chênaies et des hêtraies aux peuplements de pins et aux sapinières, à la brusquerie de la passée des nuages – nulle humeur plus changeante dans l'accueil que celle de cette sylve apprivoisée. Comme une ville de sa banlieue, elle s'environne de toute une couronne de silence, un silence qui émane et qui déborde d'elle : les rues de Bois-le-Roi ou de Brolles, qui se prolongent en sentes dans la forêt, presque à toute heure du jour trempent déjà dans la torpeur chlorophyllienne qui les dilate et étouffe les bruits : c'est le peuplement bordier qui figure ici une annexe de *l'espace vert.*

La pensée secrète de ses avenues ramène d'elle-même malignement vers la touffeur du hallier central : forêt labyrinthe, à la voirie trompeuse et non innervée, qui semble secrète : quiconque fait l'expérience de se laisser aller en aveugle au hasard des allées se retrouve naturellement empelotonné dans le cocon de la forêt-piège, et, sil ne dispose d'un plan et d'une boussole, ne saurait s'en extraire à moins des cailloux du Petit Poucet ■

Carnets du grand chemin, José Corti 1992

Idriss al-'Amraoui

C'est dans cette ville que se trouve un château où leur roi réside quelques jours pendant l'été et dans le parc duquel sont plantés des arbres de toutes espèces : sapins, peupliers, chênes, et d'autres encore que nous ne connaissons pas. À proximité se trouve aussi une forêt, très vaste, également domaine royal, et entretenue avec autant de soin qu'un jardin pour ce qui est de l'alignement des arbres et du tracé des sentiers. D'ailleurs, à mesure que nous nous approchions de la capitale, les vergers d'arbres fruitiers se faisaient moins nombreux et les forêts s'étendaient. Ils s'occupent de ces forêts avec passion et mettent le plus grand soin à disposer les arbres de façon régulière ; j'en ai vu qui s'alignaient à perte de vue, tous de même taille et de même forme, comme s'ils avaient été plantés le même jour. ; peut-être soutiennent-ils les jeunes plants avec des fils de fer, afin qu'ils poussent régulièrement et résistent au vent. C'est l'Office des voies publiques qui s'occupe de l'entretien des forêts, si bien que l'on peut, en voiture, parvenir jusqu'en haut des collines et s'approcher de chaque arbre. Ceci facilite l'exploitation, qui réserve les plus hauts et les plus forts de ces arbres à la fabrication de mâts pour les navires, qui extrait d'autres arbres des planches pour la construction et pour les machines, le bois restant est utilisé pour le chauffage. Il n'y a pas d'arbre, à vrai dire, qui ne puisse être destiné à plusieurs usages ■

Le Paradis des femmes et l'enfer des chevaux
(La France de 1860 vue par un émissaire du sultan du Maroc, Mohamed IV)